

En vous réfugiants, Monsieur, dans l'affection profonde
de tant d'amis, puissiez vous y être heureux! C'est un
vœu de votre humble et attachée servante.

Marceline Valmore.

Mon cher mari vous présente ses hommages
respectueux.

1893-3-536 Juillet 1850.

66

Monsieur et cher compatriote,

Vous vous ressouviendrez sans doute que, il ya
trois ans, vous m'avez honorée de la visite d'une
dame qui protégeait à Douay l'une de vos
intéressantes écoles. Le nom de la dame et celui de
l'école se sont effacés de ma mémoire surchargée
de beaucoup de tristesses, mais ni la grâce de cette
dame inconnue, ni le but de sa visite, ni la
recommandation de M. Duthillaoul ne sont
sortis de mon souvenir - toujours tourné vers
ma ville natale. J'ai repris cent fois un chant
commencé, jamais fini et toujours abandonné pour
les graves soucis de nos familles. Enfin, il m'est
arrivé comme tout composé, à mon insu, et je

182.
vous l'écris, persuadée qu'il vous fera du moins
sourire, et que, s'il n'arrive pas beaucoup trop tard,
un de nos habiles compositeurs lui donnera le charme
de la mélodie. Mon cher pays est si riche en talents
mélodieux.

Adieu, Monsieur et bien bon ami; n'oubliez
jamais que personne ne vous souhaite plus heureux
que j'en ai cessé de le souhaiter.

Marceline Desb: Valmore.

A Monsieur Duthillaël,
(sur son envoi: Cris de Douai. -)

O vous, dont la raison charmée,
Fit à mes chants un doux accueil,
O vous, dont la maison fermée
Me renvoya l'esprit en deuil,¹⁾

Vous m'envoyez des cris de guerre,
Des cris de fleurs, des cris d'enfants,

¹⁾ Dans une visite à Douai, elle ne trouva pas M. D. chez lui, où seul il
pouvait l'accueillir comme elle devait l'attendre de sa part.

Hantes fanfares que naguère
Traversaient nos jeux triomphants.

Salut à ces voix de ma ville
Où pendait le toit paternel;
Salut deux fois, souffle éternel
Sorti de mon berceau tranquille!

Salut au frère malheureux,
Languissant devant la Madone,
Seule nourrice qui lui donne
Le prix de son sang valeureux.

Salut à toute âme attendrie
Qui, l'aidant à son dard chemin,
S'approcha pour lever la main
Du vieux sang des de la patrie.

Salut à vous, lointain ami,
Qui ne lui fûtes point dévot,
Vous avez consolé mon frère:
Puis-je vous bénir à demi.

18h

O vous dont la raison charmée
Fit à mes chants un doux accueil,
O vous, dont la maison fermée
Me renvoya l'esprit en deuil.

11 Janvier 1892.
1593-3-537

67

Cher bon Monsieur Dubilleul,

Il me serait pénible qu'une personne qui me
tient d'aussi près que le mari de ma chère fille passât
dans ma ville natale sans y porter un salut de
cœur à l'un des hommes que j'y honore le plus et,
je peux dire avec vérité, que j'y aime le mieux.

Mon gendre, Monsieur Langlais, affligé comme
moi dans ce moment par la maladie grave de sa chère
et charmante femme, vous remettra cette lettre, heureux,
quand les devoirs de sa profession l'obligent à se
séparer de ce qu'il aime, de trouver ce qu'il y a de
plus souhaitable à rencontrer sur la terre: l'in-
telligence et l'aménité.

Mon empressement et mes sentiments à vous
écrire, cher Monsieur, vont seront expliqués